

ZULMA ESSAIS
Lancement février 2019

www.zulma.fr

ÉDITORIAL

Zulma propose un catalogue de littérature ouvert sur le monde (avec un design unique, imaginé par David Pearson). Chaque livre est la promesse d'une vraie découverte littéraire : des voix originales, fortes, et des fictions de tous horizons. Mais il y a aussi une ligne plus secrète qui court de livre en livre, un engagement au monde, politique, profond. C'est cette ligne que j'ai eu envie de développer en proposant à Néhémy Pierre-Dahomey, romancier, jeune chercheur-doctorant en philosophie, de diriger cette nouvelle collection d'essais. Ensemble, nous proposerons un pendant réflexif au versant littéraire du catalogue, en publiant des philosophes, intellectuels, historiens, économistes qui proposent une analyse des grands enjeux contemporains résolument décentrée. Et bien sûr, nous avons choisi de nous entourer d'excellents traducteurs comme Cécile Wajsbrot, Dominique Vitalyos, Bee Formentelli ou Frédéric Joly, qui nous ont déjà rejoints.

Nous avons besoin de comprendre les changements du monde, besoin d'analyses et d'alternatives nouvelles et audacieuses. Si la fiction tient ce rôle de manière empathique, il nous faut également des outils de pensée structurants, originaux, puissants tels que nous les proposent Timothy Morton dans *La Pensée écologique* ou Pankaj Mishra dans *L'Âge de la colère* – deux essais qui nous ont semblé essentiels pour ouvrir cette collection. Suivront d'autres auteurs, d'autres sujets, avec notamment Michael Sfard ou Tiffany Watt-Smith...

C'est une nouvelle étape pour la maison, et une aventure magnifique à laquelle nous souhaitons vous convier, Néhémy Pierre-Dahomey et moi-même.

LAURE LEROY
Directrice des éditions Zulma



L'AUTEUR

Philosophe internationalement reconnu, traduit en une dizaine de langues, Timothy Morton est né à Londres en 1968. Il occupe la prestigieuse chaire Rita Shea Guffey à Rice University (Texas). Mélant volontiers art et écologie, proche de la philosophie de Bruno Latour, il est sans doute le philosophe contemporain le plus lu par les artistes et plasticiens, de Björk à Julian Charrière ou encore Olafur Eliasson. Timothy Morton a publié huit essais très remarqués. Après *Ecology Without Nature* (2007), *The Ecological Thought* est paru en 2010 chez Harvard University Press. *Being Ecological* vient de paraître chez Penguin UK / MIT Press.

Le philosophe prophète de l'Anthropocène.

THE GUARDIAN

Bibliographie selective

- *Ecology Without Nature*, Harvard University Press, 2007
- *The Ecological Thought*, Harvard University Press, 2010 (*La Pensée écologique*, traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot, Zulma, 2019)
- *Being Ecological*, MIT Press / Penguin UK, 2018

Cinéma

Living in the Future's Past
un film produit par Jeff Bridges

L'acteur fétiche des frères Cohen (*The Big Lebowski*) présente un film documentaire réalisé par Susan Kucera : *Living in the Future's Past*. Dans cet état des lieux de notre planète interviennent de nombreux scientifiques. Timothy Morton y développe longuement plusieurs de ses concepts.
Sortie prévue aux États-Unis le 9 octobre 2018.

La Pensée écologique

Timothy Morton

Traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrodt

Si l'agent spécial Dale Cooper (*Twin Peaks*) prenait la plume, voici le livre qu'il pourrait écrire. Car, à l'image du personnage de David Lynch, qui voit son rapport au monde transformé, Timothy Morton propose une philosophie à la fois radicale et troublante.

Morton part d'un constat sombre : le réchauffement climatique a entraîné la sixième extinction de masse, un phénomène irréversible dû à l'activité humaine : nous sommes entrés dans l'ère de l'Anthropocène. Mais, loin de se lancer dans un discours aux consonances apocalyptiques, Morton affirme que ce nouvel état du monde nous offre l'opportunité de repenser notre place sur Terre.

Nos petits pas pour aller vers un monde plus « vert » ne servent qu'à soulager notre conscience. Aucune politique d'envergure ne pourra être menée tant que nous ne serons pas devenus des êtres pensants

écologiques. Et il est inutile de se référer à un monde passé idéalisé. Adieu économie circulaire et développement durable, prenons la situation dans sa globalité ! Penser écologique, c'est d'abord adopter ces trois points fondamentaux : Relativiser la toute-puissance de l'homme sur Terre et sur les éléments. Penser l'écologie sans la « Nature », au sens d'un territoire pur, sauvage et vert : la nature est concrète, construite, polluée. Se positionner d'égal à égal avec tous les êtres – humains, animaux, végétaux, minéraux ou même technologiques.

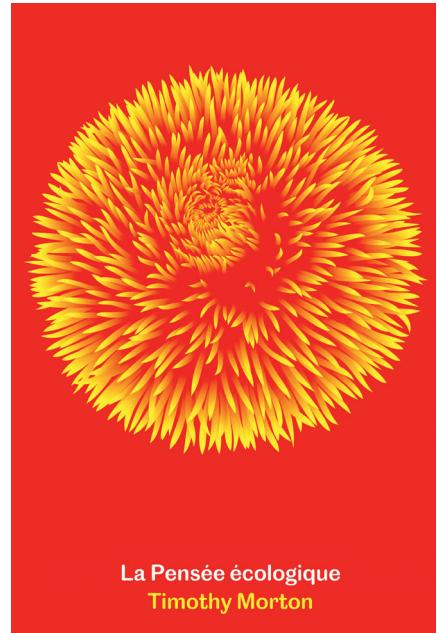
Lire *La Pensée écologique*, c'est embarquer pour un fabuleux voyage. On y découvre les hyperobjets, tels que le réchauffement climatique ou les déchets radioactifs,

tifs, qu'il nous est difficile d'appréhender dans leur globalité. On se glisse dans le maillage, parce que tout est interconnecté. On y rencontre les étranges étrangers : animaux, objets industriels, virus informatiques... tous ces êtres qui nous sont liés, et qui prennent une nouvelle dimension. Le tout illustré – avec beaucoup d'humour – d'exemples aussi concrets et lumineux que la poésie de Milton et de Blake, l'art contemporain, l'univers protéiforme de Björk, des films comme *Blade Runner* ou *Solaris*.

Voici un texte radical, à la fois très accessible et totalement nouveau dans le champ de la philosophie contemporaine, qui change notre regard sur le monde.

14 x 21 cm – 288 pages – 20€ – ISBN 978-2-84304-841-8

À paraître le 7 février 2019



La Pensée écologique
Timothy Morton

“ Le problème n'est pas tant dans ce que nous pensons du monde dans lequel nous vivons, mais comment nous pensons le monde dans lequel nous vivons.

TIMOTHY MORTON

Je lis les livres de Timothy Morton depuis un moment et je les aime beaucoup.

BJÖRK

La Pensée écologique

Timothy Morton

Extraits

“ Nous pensons habituellement que l’écologie a à voir avec la science et les politiques publiques. Mais comme le dit le poète Shelley à propos des développements de la science, « nous voulons que notre faculté de création imagine ce que nous savons déjà. » L’écologie paraît élémentaire, prosaïque. Elle a à voir avec le réchauffement climatique, le recyclage et l’énergie solaire ; avec les relations quotidiennes entre humains et non-humains. Parfois nous associons l’écologie à des croyances, une ferveur, souvent explicitement religieuses : *the Animal Liberation Front*, le front de libération animale, ou *Earth First*, la Terre d’abord ! Dans la mesure où nous n’avons pas encore de monde réellement écologique, la religion s’indigne d’une voix « verte ». Mais à quoi ressemblerait une société écologique ? Que penserait un esprit écologique ? Quelle sorte d’art pourrait plaire à une personne dotée d’une conscience écologique ? Toutes ces questions ont un point en commun : *la pensée écologique*.

Comme l’a montré le succès du chef-d’œuvre des studios Pixar *Wall-E*, la question est dans tous les esprits. Comment faire redémarrer le vaisseau Terre avec les pièces que nous avons à notre disposition ? Comment aller de l’avant et s’éloigner de la mélancolie d’une planète empoisonnée ? *Wall-E* s’ouvre, dans un futur éloigné de sept cents ans, sur la scène déprimante d’un petit robot qui compresse les ordures et empile des tours de détritus, hautes comme des gratte-ciel, laissés par les humains. Il y a quelque chose qui cloche dans « son » logiciel, quelque chose qui se manifeste par une obsession de la collecte. On dirait qu’à travers les Rubik’s Cubes, la vidéo de *Hello Dolly* ou la minuscule pousse d’un pot de fleurs, il cherche un indice d’humanité. *Wall-E* démontre joyeusement que le logiciel « cassé », le désordre mental du petit robot, est le code viral qui réinitialise la Terre : cette fois, nous évoluons à partir de mèmes et non de gènes. Mais son obsession compulsive, qui ressemble tant à une manifestation de chagrin (du moins depuis la salle de cinéma où nous sommes assis, spectateurs d’une ruine future), ne reflète-t-elle pas exactement notre situation présente ? Comment commencer ? Et à partir de là, où aller ? Est-ce l’appel de quelque chose depuis le cœur même du chagrin – l’écho de la pensée écologique ?

La pensée écologique est un virus qui contamine tous les autres domaines de la pensée. (Alors même que virus et virulence sont bannis de l’idéologie environnementale.) Ce livre affirme que l’écologie n’a

pas seulement pour objet le réchauffement climatique, le recyclage ou l'énergie solaire – qu'elle n'a pas seulement à voir avec les relations quotidiennes entre humains et non-humains. Elle a à voir avec l'amour, la perte, le désespoir et la compassion. Avec la dépression et la psychose. Avec le capitalisme et ce qui pourrait exister après le capitalisme. Avec l'étonnement, l'ouverture d'esprit et la merveille. Le doute, la confusion et le scepticisme. Les concepts d'espace et de temps. Le ravissement, la beauté, la laideur, le dégoût, l'ironie et la douleur. La conscience et la perception. L'idéologie et la critique. La lecture et l'écriture. La race, la classe et le genre. La sexualité. L'idée du moi et les étranges paradoxes de la subjectivité. Elle a à voir avec la société. Elle a à voir avec la coexistence.

Telle l'ombre d'une idée encore non pleinement pensée, une ombre venue du futur (autre merveilleuse expression de Shelley), la pensée écologique s'insinue dans d'autres idées jusqu'à ce que sa sombre présence ne laisse aucun lieu intouché. Darwin avait une telle confiance dans la théorie de l'impermanence de l'évolution qu'il était prêt à suspendre son jugement à propos de la permanence des continents, sachant qu'à son époque la théorie de la tectonique des plaques n'existe pas encore. Telle est la force de la pensée écologique. Comme le dit un philosophe (voir l'épigraphhe de ce livre), « l'infini déborde la pensée qui le pense ».

“ Pourquoi une « écologie sans nature » ? La « Nature » échoue à bien servir l'écologie. J'utiliserais parfois le N majuscule afin de mettre l'accent sur ses caractéristiques « non naturelles », à savoir (mais sans s'y limiter) la hiérarchie, l'autorité, l'harmonie, la pureté, la neutralité et le mystère. L'écologie peut se passer du concept d'un quelque chose d'une certaine sorte, « tout là-bas », appelé Nature. Pourtant c'est le penser, y compris le penser écologique, qui a édifié la « Nature » en une chose réifiée au loin, sous la surface, de l'autre côté, là où l'herbe est toujours plus verte, de préférence dans les montagnes, dans un paysage sauvage. L'une des choses que la société moderne a abîmées en même temps que les écosystèmes, les espèces et le climat, c'est le fait de penser. Tel un barrage, la Nature a contenu pour un temps le penser, mais dans la situation historique actuelle, le penser est sur le point de déborder.

The Guardian

par ALEX BLASDEL

« C'est l'heure H pour notre espèce » : le philosophe prophète de l'Anthropocène

Timothy Morton veut que l'humanité renonce à certaines de ses croyances de fond, du fantasme d'un contrôle possible de la planète à notre « supériorité » sur les autres êtres. Ses idées peuvent sembler bizarres mais elles gagnent du terrain.

Il y a quelques années, Björk a entamé une correspondance avec un philosophe dont elle admirait les livres. « bonjour timothy », ainsi commençait son premier message, « ça fait longtemps que je veux écrire cette lettre. » Elle essayait de caractériser son style singulier, de cataloguer son œuvre face à la postérité avant que les critiques ne le fassent. Elle lui demandait de l'aider à définir la nature de son art – « pas seulement la définir pour moi mais aussi pour tous mes amis, pour toute une génération. »

Il se trouve que ce philosophe, Timothy Morton, était un fan de Björk. Sa musique, lui écrivait-il, a eu « une profonde influence sur ma façon de penser et sur ma vie en général ». La sensation d'une intimité un peu inquiétante avec d'autres espèces, la fusion d'atmosphères, dans ses chansons et ses vidéos – tendresse et horreur, étrangeté et joie – « voilà ce à quoi ressemble la prise de conscience écologique », disait-il. L'œuvre de Morton traite des implications de cette étrange conscience – la connaissance de notre interdépendance avec d'autres êtres –, dont il pense qu'elle sape des affirmations longtemps soutenues quant à la séparation entre l'humanité et la nature. Pour lui, c'est la caractéristique qui définit notre époque, et qui nous oblige à changer « nos idées fondamentales sur ce qu'importe l'existence, sur ce qu'est la Terre, la société. »

Depuis une dizaine d'années, les idées de Morton deviennent de plus en plus *mainstream*. Hans Ulrich Obrist, directeur artistique de la Serpentine Gallery de Londres et peut-être la figure la plus influente dans l'univers de l'art contemporain, est un de ses laudateurs les plus actifs. Obrist a confié aux lecteurs de *Vogue* que les livres de Morton comptaient parmi les ouvrages culturels les plus éminents de notre temps, et il les recommande à nombre de ses collaborateurs. Le célèbre artiste Olafur Eliasson a transbahuté Morton autour du monde pour qu'il puisse faire le discours d'inauguration de ses expositions majeures. Des extraits de la correspondance de Morton avec Björk ont été publiés à l'occasion de la rétrospective de l'œuvre de cette artiste au Museum of Modern Art de New York, en 2015.

La terminologie de Morton « infeste peu à peu toutes les sciences humaines », selon les termes de son ami et compagnon de pensée, Graham Harman. Bien que beaucoup d'universitaires aient la réputation d'écrire exclusivement pour les collègues qui se trouvent au bout de leur couloir, le vocabulaire conceptuel singulier de Morton – « écologie sombre », « l'étrange étranger », « le maillage » – est repris dans une multitude de champs allant de la littérature et l'épistémologie à la théorie juridique et à la religion. L'an dernier, il était sur la liste très disputée des 50 philosophes contemporains les plus influents. Ses idées ont également infiltré des organes de presse traditionnels tels que *Newsweek*, le *New Yorker* et le *New York Times*.

Une partie de ce qui rend Morton populaire, ce sont ses attaques contre des façons de penser toutes faites. Son livre le plus fréquemment cité, *Ecology Without Nature*, écologie sans nature, dit qu'il nous faut abandonner le concept de « nature ». Il affirme que l'un des traits distinctifs de notre monde est la présence de choses gigantesques qu'il appelle des « hyperobjets » – tels le réchauffement climatique ou Internet –, que nous avons tendance à penser comme étant des idées

abstraites parce qu'on ne peut les cerner, mais qui sont aussi réels qu'un marteau. Il pense que tous les êtres sont interdépendants et il suppose que tout, dans l'univers, possède une forme de conscience, des algues et des rochers aux couteaux et aux fourchettes. Il affirme que les êtres humains sont des genres de cyborgs, puisque nous sommes constitués de toutes sortes de composants non-humains ; il aime à relever le fait que ce qui est censé faire de nous *nous* – notre ADN – contient un pourcentage significatif du matériau génétique des virus. Il dit que nous sommes déjà régis par une intelligence artificielle primitive : le capitalisme industriel. En même temps, il croit qu'il y a d'*« étranges produits chimiques »*, dans la société de consommation, qui aideront l'humanité à prévenir une crise écologique généralisée.

Les théories de Morton peuvent sembler bizarres, mais elles sont en accord avec l'idée la plus bouleversante née au XXI^e siècle : nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire de la planète – phase que Morton et beaucoup d'autres appellent désormais l'*« Anthropocène »*.

Ces 12 000 dernières années, les êtres humains ont vécu une époque géologique appelée l'*Holocène*, connue pour ses lieux relativement stables, tempérés. C'était en quelque sorte la Californie de l'histoire planétaire. Or cette époque touche à sa fin. Nous avons récemment commencé à transformer la Terre de façon si drastique que, selon de nombreux scientifiques, une nouvelle époque pointe. Après la période de vacances géologiques la plus brève, il semble que nous pénétrions dans une période plus volatile.

Le terme *Anthropocène*, du grec ancien *anthropos*, qui signifie « humain », prend acte du fait que les humains sont la cause majeure de la transformation actuelle de la terre. Climats extrêmes, cités submergées, pénuries aiguës de ressources, espèces disparues, lacs transformés en déserts, retombées radioactives : s'il existe encore une vie humaine dans quelques dizaines de milliers d'années, sur la Terre, des sociétés que nous ne pouvons imaginer devront lutter contre les changements que nous provoquons aujourd'hui. Morton note que 75% des gaz à effet de serre qui sont aujourd'hui dans l'atmosphère seront toujours là dans un demi-millénaire. C'est-à-dire dans quinze générations. Il faudra encore 750 générations, ou 25 000 ans, pour que la plupart de ces gaz soient absorbés par les océans.

L'*Anthropocène* n'est pas seulement une période de bouleversements induits par l'homme. C'est aussi un moment de conscience intermittente de soi, où l'espèce humaine prend conscience d'elle-même comme d'une force planétaire. Non seulement nous provoquons le réchauffement climatique et la destruction écologique ; mais nous savons que nous le faisons.

L'une des visions de Morton les plus puissantes, c'est que nous sommes condamnés à vivre avec cette perception en permanence. Non seulement quand les hommes politiques se réunissent pour discuter d'accords environnementaux internationaux mais aussi quand nous faisons quelque chose d'aussi prosaïque que parler du temps qu'il fait, prendre un sac en plastique au supermarché ou arroser la pelouse. Nous vivons dans un monde d'équation morale qui n'existe pas auparavant. Quoi que nous fassions, à présent, il s'agit d'un problème environnemental. Ce n'était pas vrai il y a soixante ans – du

moins les gens n'avaient-ils pas conscience que c'était vrai. De façon tragique, ce n'est qu'en pillant la planète que nous nous sommes rendu compte à quel point nous en faisions partie.

Morton pense que tout cela constitue une révolution dans la compréhension de notre place dans l'univers, à l'égal des révolutions provoquées par Copernic, Darwin ou Freud. Il n'est que l'un des milliers de géologues, climatologues, historiens, romanciers et journalistes qui traitent de ce bouleversement, mais il le fait peut-être mieux que tout autre, il capture par ses mots l'étrange sentiment que nous confère le fait d'assister à la naissance de cet âge extrême.

« Vous tournez la clef de contact de votre voiture, écrit-il. Et ça s'empare de vous. » Chaque fois que vous allumez votre moteur, vous n'avez pas l'intention de causer du tort à la Terre, « encore moins de provoquer la Sixième extinction de Masse en quatre milliards et demi d'années d'histoire du vivant sur cette planète ». Mais « causer du tort à la Terre, c'est précisément cela, qui se produit ». Une partie du malaise, c'est que nos actes individuels sont sans doute statistiquement et moralement insignifiants, mais si on les multiplie des millions et des milliards de fois – puisqu'ils sont accomplis par toute une espèce – ils constituent un acte collectif de destruction écologique. Le blanchissement du corail ne se passe pas seulement là-bas, sur la grande barrière de corail : ça se passe partout où vous mettez l'air conditionné en marche. En bref, ce que dit Morton, c'est, « tout est interconnecté ».

Tandis que l'œuvre de Morton s'étend au-delà d'hiérophantes culturels tels que Björk, et jusque dans les pages des principaux organes de presse, celui-ci est probablement en passe de devenir le guide le plus populaire de l'époque nouvelle. Certes, il a des idées apparemment délirantes sur ce que c'est qu'être vivant aujourd'hui – mais être vivant aujourd'hui, à l'ère de l'Anthropocène, c'est assez délirant.

Au cours de sa jeune vie, l'Anthropocène est devenu un concept embrassant une étendue aussi vaste que tout autre paradigme mettant son grain de sel dans l'histoire du monde (et si c'est du sel de mer, il contient désormais une bonne dose de déchets synthétiques sous la forme de particules minuscules appelées microplastiques). Ce qui, au départ, n'était qu'un débat technique au sein des sciences de la terre, a amené, selon Morton, une confrontation avec certains de nos moyens de compréhension du monde les plus basiques. À l'ère de l'Anthropocène, écrit-il, nous subissons « une perte traumatisante de repères ».

Pour rendre compte d'un changement d'époque induit par l'activité humaine, il nous faut davantage que la géologie, la météorologie et la chimie. Si c'est l'heure H pour notre espèce, nous avons besoin d'un guide intellectuel – quelqu'un qui nous dise jusqu'à quel point il faut paniquer, et de quelle façon le fait de reconnaître que nous transformons la planète peut nous changer à notre tour.

La prise de conscience que nous avons gagnée, avec l'Anthropocène, n'est pas vraiment une prise de conscience heureuse. De nombreux environnementalistes mettent aujourd'hui en garde contre la catastrophe globale qui menace, et pressent les sociétés industrielles de modifier leur cours. Morton revendique une position plus iconoclaste. Au lieu de tirer l'alarme écologique, tel un Paul Revere de l'apocalypse, il plaide en faveur de ce qu'il appelle l'« écologie sombre », qui soutient que la catastrophe redoutée a déjà eu lieu.

Cela ne signifie pas seulement qu'un réchauffement climatique irréversible est en cours mais aussi quelque chose d'une portée plus vaste. « Nous autres, Mésopotamiens » – ainsi désigne-t-il les quatre centaines de générations d'hommes passées ayant vécu dans des sociétés agricoles et industrielles – nous pensions simplement manipuler d'autres entités dans le vide (à travers l'agriculture et l'ingénierie, et le reste), comme si nous étions des techniciens de laboratoire et que ces entités se trouvent dans une sorte de boîte de Petri géante appelée « nature », ou « l'environnement ». Avec l'Anthropocène, Morton dit que nous devons prendre conscience du fait que nous n'avons jamais été à l'écart et que nous n'avons jamais contrôlé les choses non humaines, sur la planète, mais que nous leur avons toujours été liés en profondeur. Nous ne pouvons même pas brûler, jeter des choses ou tirer la chasse pour nous en débarrasser, sans qu'elles nous reviennent sous quelque forme, une pollution nocive, par exemple. Nos notions les plus chères quant à la nature et à l'environnement – le fait que ceux-ci soient distincts de nous et relativement stables – ont été ruinées.

Morton compare cette prise de conscience aux romans policiers dans lesquels le chasseur se rend compte qu'il est à la poursuite de lui-même (ses exemples favoris étant *Blade Runner* et *Edipe Roi*). « Tout le monde n'est pas préparé à se sentir suffisamment effrayé » par cette éiphanie, dit-il. Mais il y a un autre noeud : alors même que les humains ont provoqué l'Anthropocène, nous ne pouvons pas le contrôler. « Oh mon Dieu ! » s'exclama Morton devant moi, à un moment, feignant l'horreur. « Ma tentative pour échapper à la toile du destin, c'était la toile du destin. »

La raison principale pour laquelle nous prenons conscience de notre imbrication dans le monde que nous avons détruit, selon Morton, c'est notre rencontre avec la réalité des hyperobjets – terme forgé par lui pour décrire des choses telles que les écosystèmes et les trous noirs, « massivement distribuées dans l'espace et le temps », comparativement aux individus humains. Les hyperobjets n'ont sans doute pas l'apparence d'objets comme, disons, les boules de billard, mais ils sont tout aussi réels, et c'est la première fois que nous nous heurtons consciemment à eux. Le réchauffement climatique peut nous être d'abord apparu sous l'aspect d'une météorologie locale un peu curieuse, puis comme une série de manifestations indépendantes (une inondation torrentielle inhabituelle ici, une vague de chaleur mortelle là), mais à présent, nous le voyons comme un phénomène uniifié dont les événements météorologiques extrêmes et le bouleversement des anciennes saisons ne sont que des éléments.

C'est par les hyperobjets que nous avons été initialement confrontés à l'Anthropocène, affirme Morton. L'un de ses livres les plus influents, intitulé lui-même *Hyperobjets*, étudie cette expérience, être pris dans – être une part intime de – ces entités, trop grandes pour être cernées et beaucoup trop grandes pour être contrôlées. Nous pouvons faire l'expérience d'hyperobjets, tels que le climat, dans leurs manifestations locales ou à travers des données générées par des mesures scientifiques, mais leur échelle, et le fait d'être piégés à l'intérieur d'eux, signifie que nous ne pourrons jamais les connaître pleinement. En raison de tels phénomènes, nous vivons une époque de changements littéralement impensables. >



PHOTO : MAX BURKHALTER

The Guardian >

Ce qui amène Morton à l'une de ses déclarations les plus radicales : l'Anthropocène oblige à une révolution de la pensée humaine. Les avancées de la science mettent actuellement en évidence à quel point nous sommes « emmaillés » avec d'autres êtres – depuis les microbes, qui rendent compte d'environ la moitié des cellules de notre corps, jusqu'à notre dépendance, pour notre survie, du bouclier thermique électromagnétique de la Terre. En même temps, les hyperobjets, dans leur énormité encombrante, nous alertent sur les limites absolues de la science, et sur celles, par conséquent, de la maîtrise humaine. La science ne peut nous amener que jusque-là. Cela signifie modifier notre relation avec les autres entités de l'univers – qu'elles soient animales, végétales ou minérales – passer de l'exploitation par la science à une solidarité dans l'ignorance. Si nous ne le faisons pas, nous continuerons à provoquer des ravages, sur la planète, qui menacent les modes de vie qui nous sont chers, voire notre existence même. Contrastant avec les fantasmes utopiques d'un possible salut grâce à l'apparition de l'intelligence artificielle ou de quelque autre technologie nouvelle, l'Anthropocène nous enseigne que nous ne pouvons pas transcender nos limites ni notre dépendance envers d'autres êtres. Nous ne pouvons que vivre avec. C'est une perspective sans doute sinistre mais Morton y perçoit une libération. Si nous renonçons à l'illusion de tout contrôler autour de nous, nous pourrons nous recentrer sur le plaisir que nous prenons aux autres êtres, et à la vie même. Le plaisir, selon Morton, pourrait nous faire nous tourner vers un nouveau type de politique. « Vous pensez qu'une vie écologiquement réglée signifie être efficace et pur, dit le tweet épingle en haut de sa page Twitter. Faux. Cela veut dire que vous pouvez faire une boum dans chacune des pièces de votre maison. »

Ces mots sont typiques de sa pensée, qui, partant souvent de chemins familiers et lugubres, bifurque brusquement hors des sentiers battus. « Il y a une véritable note d'espérance dans son œuvre », affirme Hans Ulrich Obrist à propos de Morton. « Un espoir, voire un optimisme, d'une certaine façon. » Morton raconte avoir converti sa maison, à l'extérieur de Houston (où il est titulaire d'une chaire à l'université de Rice), à une électricité générée par le vent. Après s'être senti « très saint et vertueux » pendant un ou deux jours, il s'est rendu compte qu'il pourrait désormais avoir « des effets stroboscopiques intenses, une platine et des gens qui font la fête des heures et des heures, toute la journée, tous les jours », en provoquant de moindres dégâts sur la planète. « C'est ça, en fait, l'avenir écologique. »

Un samedi matin de l'automne dernier, j'avais rendez-vous avec Morton au festival annuel des idées de la Serpentine Gallery, où il devait intervenir plus tard. Les quelques semaines qui avaient précédé, il était allé à Séoul, pour participer à l'inauguration d'une exposition personnelle d'Olafur Eliasson; à Singapour, pour prendre la parole lors de la conférence des Cités du Futur; à Bruxelles, pour donner une conférence intitulée « La nature n'est pas réelle », dans un parc public, le soir (il y avait 250 personnes); à l'université d'Exeter, où il dessinait les contours du « rocking » (le balancement), sa nouvelle théorie de l'action, qu'il décrit comme étant « une subversion des catégories théistes de l'actif contre le passif »; à Rome, où il a passé son temps, entre autres, à boire des martinis; et à Paris, dans une rave party avec son amie Ingrid où, submergé d'épuisement et d'émotion, il est resté une partie de la nuit allongé au milieu de la piste.

S'il fallait choisir un avatar pour l'Anthropocène, Morton serait un bon choix. Il a des yeux d'un bleu arctique qui à la fois bouleversent et semblent bouleversés. Ajoutons un aspect un peu grasseauillet suggérant une certaine vulnérabilité physique, une rougeur d'eczéma sur le visage, des cheveux fins et blonds, hirsutes, il donne un peu l'impression d'avoir survécu à une retombée radioactive. De fait, il y a en lui une certaine

affliction. Il souffre, entre autres choses, d'une sévère apnée du sommeil, d'une sévère dépression, de sévères migraines, et m'a-t-il semblé lors de nos conversations, d'accès occasionnels de paranoïa légère. Obrist, qui a enregistré plus de 2 500 heures d'interviews avec des artistes et des philosophes, me disait que Morton était le seul à avoir éprouvé « une telle émotion qu'il s'est mis vraiment à pleurer ». (Ils parlaient de l'extinction de masse.)

Il y a une dimension patafesse dans son style intellectuel. Il est peut-être la seule personne à honorer de sa présence la liste des philosophes contemporains les plus influents qui soit créditée comme auteur de paroles sur un album ayant atteint la quatrième place des charts britanniques (*Stacked Up*, par Senser, en 1994).

Il s'est mis dans les pas de penseurs tels que Jacques Derrida et Edward Saïd en donnant une conférence dans le cadre prestigieux des Welleck Lectures, à l'université de Californie, à Irvine – mais il s'est également produit à Glastonbury, jouant de la musique pour une performance d'artistes avaleurs de feu, et il a fait office de consultant pour la série de Steve Coogan, *The Trip to Italy*. Bien qu'il soit sur le point de publier un livre tentant de fusionner écologie sombre et marxisme (« une mise au point assez violente, tout le monde ne va pas aimer »), il en a prévu un autre pour Pelican Books, *Being Ecological*, conçu pour séduire un plus vaste public. En voici la première phrase : « Ce livre ne contient aucun fait écologique d'aucune sorte. » Plusieurs de ses livres comportent les dédicaces habituelles (épouse, enfants, frères et sœurs) mais il en a dédié un à son chat, feu Allan Whiskerworth. L'un des posts les plus passionnants, sur le blog qu'il met régulièrement à jour, est une enquête critique sur des pénis géants dessinés sur les toits de façon à ce qu'on puisse les découvrir via Google Earth. Il est plongé dans le bouddhisme shambhala et a fait le tour du mont Kailash, au Tibet. Il a eu droit, il y a peu, à une consultation de Tarot très émouvante.

Si les gens trouvent tout cela ridicule, c'est encore mieux. « J'aime me penser comme la chose la plus ringarde, la plus horrible qu'on puisse imaginer », dit-il. Morton a obtenu les privilégiés habituels de la réussite universitaire; mais maintenant qu'il est passé à travers les détecteurs de métaux métaphoriques de la société polie, son but est autre. « Je peux devenir très connu, et alors je pourrai déverser la chose anarchico-hippie que j'ai retenue pendant des années avec soin, tel un liquide précieux, sans la renverser, dit-il. Maintenant, je vais la répandre partout. »

Hans Ulrich Obrist et les artistes Philippe Parreno ou Olafur Eliasson ont tous utilisé le même mot pour décrire son œuvre : c'est une « boîte à outils » dans laquelle ils peuvent puiser des idées utiles.

Cette boîte à outils pourrait se révéler également utile au reste d'entre nous. À mesure que le réchauffement climatique et autres signes de l'Anthropocène s'intensifient, notre expérience de ce nouvel âge de gravité est destinée à devenir plus étrange et plus périlleuse. À ce moment-là, des gens de plus en plus nombreux seront susceptibles de rechercher des écrits – comme ceux de Morton – qui fassent écho à leur expérience d'aliénation autant qu'à leur aspiration à espérer. D'autres penseurs semblent croire que nous pouvons remettre de l'ordre dans le monde si nous avons des idées meilleures, plus logiques, plus rigoureuses. Morton dit que nous pouvons mettre autant d'ordre que nous voulons dans nos idées, le monde restera un lieu fondamentalement chaotique et qui résistera à notre nettoyage philosophique. Ce dont nous avons besoin, plutôt, c'est de nous habituer à cette étrangeté. Au cours de l'une de nos conversations antérieures, j'ai dit à Morton que j'appréciais son œuvre dans la mesure où je pensais la comprendre. « Je crois la comprendre aussi, quelquefois », répliqua-t-il.

L'Âge de la colère

Une histoire du présent

Pankaj Mishra

Traduit de l'anglais par Dominique Vitalyos

Des attaques en série ciblant les lieux publics et semant la terreur à Paris. Une panique générale relayée par la presse. Un gouvernement qui déclare l'état d'urgence. En 1894, la France subit une vague d'attentats visant les bourgeois décadents, perpétrés par les sympathisants des milieux anarchistes. Pour l'essayiste indien Pankaj Mishra, la similarité saisissante avec les attentats spectaculaires de Daech n'est

“ Une panique latente couve, [...] l'impression que tout s'accélère et échappe à notre contrôle est aggravée par la réalité du dérèglement climatique qui nous renvoie l'image d'une planète assiégée par nous-mêmes.

PANKAJ MISHRA

pas le fruit du hasard, mais plutôt le résultat d'un mécanisme inhérent au système politique occidental accouché des Lumières.

Oui, *L'Âge de la colère* est un texte subversif, polémique même. Mais Pankaj Mishra pose avant tout un regard inattendu et résolument décentré sur la période extrêmement violente que nous vivons.

L'âge de la colère, c'est une guerre civile mondiale caractérisée par deux traits majeurs : le populisme et l'extrémisme religieux. Et les exemples ne manquent pas : Brexit, élection de Donald Trump, autoritarisme religieux en Turquie, nationalisme hindou, terrorisme islamiste, extrême-droite au sein de gouvernements européens (Italie, Pologne, Hongrie...). Pour Pankaj Mishra, cette vague de colère mondialisée découle directement des frustrations engendrées par le modèle capitaliste occidental, qui ne fait qu'exacerber l'inadéquation entre les désirs de chacun et ce que peuvent offrir les sociétés humaines. Le ressentiment, au sens de Nietzsche. Alors que le siècle des Lumières promettait bonheur, émancipation et richesse aux individus avec l'avènement de la démocratie, force est de constater que nous sommes loin du compte. En 2018, nous faisons face à l'accroissement sans précédent des inégalités au sein d'un monde régi par l'individualisme et le désir mimétique.

En revenant sur l'Europe du XIX^e siècle, Pankaj Mishra, loin de proposer une histoire intellectuelle académique, explore la situation émotionnelle qui, de Rousseau et Toqueville à nos jours, a fait émerger les grands mouvements de colère. Prenant appui sur des poètes et des romanciers plutôt que des historiens ou des sociologues, il montre comment Tourgeniev, Bakounine, Dostoïevski ou Gabriele d'Annunzio, ont influencé plusieurs générations de leaders nationalistes en Inde, en Turquie ou en Chine. Et l'on saisit la logique implacable de son raisonnement : les « dérèglements » actuels s'inscrivent dans une évolution naturelle de la société capitaliste.

Avec une écriture enlevée, des pays passés à la loupe – on notera le saisissant portrait de l'Inde de Narendra Modi –, et des propos éclairés par de nombreuses données chiffrées, *L'Âge de la colère* fait l'effet d'un électrochoc. Daucuns trouveront Pankaj Mishra pessimiste : il invite au contraire à imaginer au plus vite les bases d'une nouvelle solidarité mondiale.

14 x 21 cm – 544 pages – ISBN 978-2-84304-842-5

À paraître le 4 avril 2019

L'AUTEUR

Né en 1969 en Uttar Pradesh (Inde), Pankaj Mishra est considéré comme l'une des personnalités les plus percutantes du monde anglo-saxon. Écrivain, essayiste, éditeur (il a notamment découvert le roman d'Arun-dhati Roy, *Le Dieu des petits riens*), il a publié huit essais, dont plusieurs ont reçu de prestigieuses récompenses. Son engagement infatigable l'amène à contribuer aux plus grands journaux et magazines anglo-saxons : *The New York Times*, *The Guardian*, *The Independent*... Il partage sa vie entre Londres et l'Inde. *Age of Anger* est en cours de traduction dans quatorze pays.

Ce livre vous rend plus intelligent.

THE WASHINGTON POST

Une archéologie caustique de la « déraison ».

IRISH TIMES



Mishra : vers la guerre civile mondialisée ?

par THOMAS MAHLER

La montée des populismes ne traduit pas un « choc des civilisations », mais la frustration des classes moyennes et populaires, et la mondialisation ouvre la voie à l'« ère de la colère ». Cette thèse du romancier Pankaj Mishra a un grand retentissement dans le monde anglo-saxon. Pour la première fois en France, il s'explique.

C'est l'essai le plus commenté en ce début d'année dans le monde anglo-saxon. Romancier d'origine indienne, chroniqueur pour Bloomberg et la *New York Times Book Review*, Pankaj Mishra offre, dans *Age of Anger* (éditions Penguin), une analyse aussi décapante que sombre de notre actuelle « Ère de la colère ». D'abord, un constat : Trump, le Brexit, les populismes en Europe, Poutine, les djihadistes, Erdogan, le nationalisme hindou surfent sur une pandémie de rage se traduisant par le nihilisme, le retour à une communauté fantasmée et l'exaltation du machisme. Ensuite, une thèse coup de poing : ces symptômes ne sont pas les manifestations d'un choc des civilisations, mais le signe d'une « guerre civile globale » opposant une élite cosmopolite et libérale à des masses frustrées de ne pas voir les fruits du progrès tant vanté. Et, pour finir, une prédiction glaçante : loin d'être une crise passagère, cette colère ne va que s'accroître, car ses racines sont profondes. Selon Pankaj Mishra, c'est tout le programme des Lumières qui contient un bogue : en voulant façonner des individus libres, rationnels mais soumis à la compétition et au désir mimétique, il porte en lui le virus du « ressentiment ». Tout se résume au fond à l'opposition entre Voltaire et Rousseau, réunis au sein du Panthéon, mais dont la rivalité n'a pas fini de faire des émules. D'un côté, le chantre de la raison et du libéralisme anglo-saxon, qu'on qualifierait aujourd'hui de membre d'une « élite » coupée du peuple. De l'autre, le rejeté de la bonne société parisienne, le paria paranoïaque qui a le premier annoncé toutes les passions négatives que pouvait susciter la société moderne. Rempli de bruit et de fureur, ce *Age of Anger* est éminemment discutable, mais personne, même pas le très libéral *The Economist*, n'a nié la puissance et l'ampleur d'un essai qui passe du futuriste italien Filippo Marinetti (qui voulait « détruire les musées, les bibliothèques et les académies de toute sorte ») aux saccageurs de Palmyre. Comme l'a prédit le *Financial Times*, son auteur est « assuré d'être parmi les intellectuels les plus cités – et critiqués – de 2017 ». Pour *Le Point*, Pankaj Mishra a accordé sa première interview à un média français sur cette généalogie de la colère.

LE POINT : Dans « *Décadence* », Michel Onfray ravive l'idée d'un choc des civilisations. Mais, pour vous, nous vivons une « guerre civile globale »...

PANKAJ MISHRA : Le populisme intellectuel en France me déprime. Dans le pays avec la plus grande tradition intellectuelle de l'ère moderne et qui possède toujours des penseurs distingués comme Pierre Manent, Pierre Rosanvallon ou le récemment disparu Tzvetan Todorov, c'est triste de voir qu'on réchauffe cette théorie de la guerre des civilisations qui se fonde sur des différences absolues culturelles et raciales... Au contraire, mon livre tente d'expliquer, en se basant sur le travail de René Girard, comment, dans un monde moderne de plus en plus homogène, l'individualisme et le désir mimétique sont la clé pour analyser une société marchande universalisée. Je cite Alexandre Herzen, le grand écrivain russe, et son affirmation que la civilisation occidentale moderne est une civilisation d'une minorité privilégiée qui prend part au « festin de la vie », alors que les masses en sont les « invités indésirables ». Et cette guerre civile globale ne fait que s'intensifier du fait de l'uniformisation grandissante provoquée par la mondialisation.

L'élection de Trump, le Brexit, le nationalisme hindou ou le djihad seraient ainsi les symptômes d'un même malaise au sein de la modernité?

Mon livre se base sur une thèse historique : les pathologies politiques qu'a connues l'Europe à la fin du XIX^e siècle en réaction au libéralisme, à la démocratie et à une croissance économique irrégulière sont aujourd'hui devenues universelles. Depuis la fin de la guerre froide, nous avons connu trois décennies d'un libéralisme extrême, qui a pourtant été discrédité par les désastres de la première moitié du XX^e siècle. Que ce soit aujourd'hui l'implosion des Etats-nations en Asie ou en Afrique, le ralentissement des économies ou la hausse des inégalités en Europe, ces pathologies rappellent ce qu'on a pour la première fois observé à la fin du XIX^e siècle : des démagogues promettant le renouveau d'une communauté nationale ou des terroristes anarchiques trouvant dans la violence non seulement une expérience esthétique et existentielle, mais aussi une rédemption politique. Aujourd'hui, ces pathologies se sont répandues partout dans le monde. Elles touchent autant des Indiens déracinés, ayant migré de zones rurales vers les métropoles, que la classe moyenne américaine délaissée par un capitalisme globalisé et opaque qu'elle ne comprend plus. Dans les deux cas, ces gens se cherchent un ennemi facilement identifiable et présent : immigrants, femmes, élites...

Tout commence, dites-vous, par la confrontation entre Voltaire et Rousseau.

Voltaire a toujours eu ses fans parmi les élites, tandis que l'influence incendiaire de l'opposant Rousseau n'a cessé de croître au fur et à mesure que les gens sont entrés dans le monde moderne et se sont retrouvés mécontents et perdus.

Habile entrepreneur, Voltaire a certes fréquenté les princes. Mais ne lui reconnaissiez-vous pas une contribution cruciale contre le fanatisme et pour la liberté de pensée ?

Bien sûr ! Mais il faut aussi comprendre que Voltaire voulait ces libertés pour des gens comme lui, des intellectuels dotés d'un bon réseau, des membres de la bourgeoisie et de l'aristocratie, non pour les masses, envers lesquelles il a sans cesse exprimé son mépris, ou pour les juifs, qu'il a accusés de fanatisme et de déloyauté, ou pour les Noirs, dont il pensait qu'ils étaient dotés de moins d'intelligence que les animaux. Sa conception de la liberté était très limitée. Voltaire était par exemple un grand admirateur des despotes éclairés. Pourquoi ? Parce qu'il a bien senti que ces souverains tout-puissants laisseraient aux intellectuels un certain espace. L'idéal de liberté de Voltaire n'est au départ pensé que pour une élite, et il ne faut pas tomber dans une idolâtrie des Lumières après avoir tué Dieu.

Vous saluez Rousseau pour avoir été le premier à sentir la colère, la frustration, la jalousie que peut engendrer la société moderne.

Il a pressenti qu'une société commerciale reposant sur la compétition et le mimétisme fatiguerait et rongerait l'individu moderne de l'intérieur. Il a évidemment soutenu le projet moderne de libération, mais il a aussi posé cette question cruciale : une libération pour quoi ? Il a vu que la course pour la richesse et le statut social allait créer du ressentiment. Depuis la fin du XVIII^e siècle, on a constaté que ce ressentiment s'est traduit par le terrorisme et la démagogie.

Les djihadistes ne seraient, selon vous, pas les produits d'une religion, mais les enfants de la modernité...

Vous pouvez choisir de croire les criminels et fanatiques adolescents qui affirment parler au nom de l'islam traditionnel alors qu'ils ne font que plagier « L'islam pour les nuls ». Ou alors vous pouvez opter pour une véritable analyse de leur confusion, leur masculinité frustrée et leur quête d'autorité religieuse et idéologique. Il faut comprendre ce point essentiel dans le mimétisme et l'homogénéisation du monde : les motivations et idéologies se ressemblent de plus en plus. Par exemple, Khomeyni a inventé son chiisme politique avec l'aide de Lénine ; il n'y a rien dans la tradition chiite qui approuve son avant-gardisme politique. Je décris aussi la rencontre et les similitudes entre le suprémaciste blanc Timothy McVeigh, auteur de l'attentat d'Oklahoma City en 1995, et Ramzi Yousef, le planificateur de l'attentat au World Trade Center en 1993.

L'extrême pauvreté a considérablement diminué, les gens vivent plus longtemps et les maladies infectieuses chutent. Ne sont-ce pas là des succès spectaculaires du libéralisme et de la mondialisation tant vilipendés ?

Des pays comme l'Inde et la Chine ne pouvaient que se refaire une santé après ce qu'ils ont connu avec l'impérialisme occidental et la guerre civile. Et qu'est-ce que la croissance chinoise, à travers un capitalisme d'Etat, a à voir avec le libéralisme occidental ? De toute façon, il y a quelque chose de fallacieux dans ce progrès irréversible que vous présentez. Est-ce qu'une longue vie signifie qu'elle est obligatoirement meilleure et plus gratifiante ? Les taux de mortalité ont baissé et ceux de l'alphabetisation sont en hausse, mais quid du chômage, du déracinement, de la dépossession et de la dégradation environnementale ? Une personne qui quitte son village pour aller travailler dans une métropole sort de la pauvreté selon les statisticiens, mais quelles mesures avons-nous pour évaluer sa vie dans des villes où la pollution est importante et les loyers élevés, tandis que les conditions dans les bidonvilles sont extrêmement brutales ? Ne soyons pas aveuglés par les statistiques. Au XIX^e siècle, alors qu'il y avait très peu d'économistes et de journalistes pour faire oeuvre de propa-

gandistes, les romanciers ont décrit ce qu'ont vraiment coûté l'industrialisation et l'urbanisation. Cela vaut toujours la peine de lire Dickens et Zola pour comprendre ce qu'actuellement beaucoup de personnes vivent en Inde et en Chine dans leur marche au progrès.

Mais votre description d'un monde rempli de rage correspond-elle à la réalité ? Avec ses statistiques, Steven Pinker a montré que nous vivons l'époque la moins violente et la plus tolérante de l'Histoire.

L'idéologie de l'élite, les bénéfices de la mondialisation sont les mieux défendus depuis les verts campus de l'Ivy League, comme Harvard, où travaille M. Pinker. Des gens comme lui vous enrobent ça de statistiques impressionnantes, mais, si vous regardez de plus près, l'analyse est mince. Les dernières décennies semblent plus pacifiques essentiellement parce que les Européens ont arrêté en 1945 de s'entre-tuer à large échelle. Mais les génocides, les nettoyages ethniques ou les guerres qui détruisent des millions de vie, comme en Irak ou au Vietnam, ne sont guère éloignés dans le passé. Et la probabilité que cela se produise à nouveau n'a jamais été aussi grande après l'arrivée à la Maison-Blanche de racistes. Je ne sais pas comment on peut croire à la vision rose d'un progrès constant de l'humanité alors même qu'un « troll » sur Twitter a accès à l'arme nucléaire...

Vous décrivez une colère mondialisée, mais les enquêtes d'opinion montrent que les pays asiatiques ou africains sont très optimistes pour leur avenir.

La colère politique n'est-elle pas causée par les frustrations nées d'un trop grand optimisme ? Tocqueville explique que la colère des gens réclamant l'égalité grandit alors même que les inégalités diminuent. Les élites du Parti communiste à Pékin l'ont lu attentivement il y a quelques années, car Tocqueville a aussi précisé que les tumultes politiques éclatent quand les attentes et les espoirs augmentent. Et aujourd'hui Xi Jinping sévit, devenant de plus en plus autoritaire. Par ailleurs, on peut aussi se demander pourquoi, alors que les enquêtes d'opinion nous assurent de la bonne humeur de l'Asie, les Indiens ont élu à leur tête un homme complice d'un meurtre de masse. Avons-nous suffisamment pris conscience que, comme les autres démagogues Duterte, Trump, Erdogan ou Poutine, Narendra Modi est obsédé par le machisme et, en tant qu'homme fort, qu'il est une parfaite figure paternelle pour beaucoup de ses compatriotes qui se sentent émasculés par une économie opaque ? Beaucoup de ces Indiens frustrés veulent aussi des boucs émissaires – musulmans, libéraux, anglophones –, de la même façon que des démagogues de la Vienne au tournant du XX^e siècle avaient ciblé les juifs et les libéraux. L'Histoire se répète en Inde, et cette opposition entre un Orient optimiste et un Occident pessimiste va s'affondrer.

Quel remède face à cette crise de la modernité ?

Je pense que nous sommes les témoins d'une phase particulièrement intense dans la longue agonie de la modernité. C'est sa panne la plus grande, alors même que cette modernité est réellement devenue universelle, qu'Uber a atteint l'Inde et que des magasins Louis Vuitton s'ouvrent à Bornéo. Le problème souligné par Rousseau – comment l'individu moderne libéré des anciennes attaches peut-il utiliser sa liberté ? – est devenu une affaire de vie et de mort pour beaucoup de personnes à travers le monde. C'est quand même extraordinaire que l'humour intellectuelle dominante en Europe et aux Etats-Unis pense toujours que la démocratie libérale et le capitalisme sont le futur de l'humanité, à tel point que l'Histoire elle-même doit s'arrêter. Dans cette vision, il ne reste plus qu'à surmonter quelques obstacles – communisme, islam, terrorisme – qui encombrent le chemin du progrès. Pourtant, les chocs politiques et économiques de ces dernières années ont dévasté un tel fantasme utopique, et je ne peux qu'espérer que nous autres écrivains et intellectuels nous remettions à penser à nouveau, c'est-à-dire sans les bâquilles de l'idéologie.

Extraits d'un entretien paru dans Le Point le 16 février 2017.

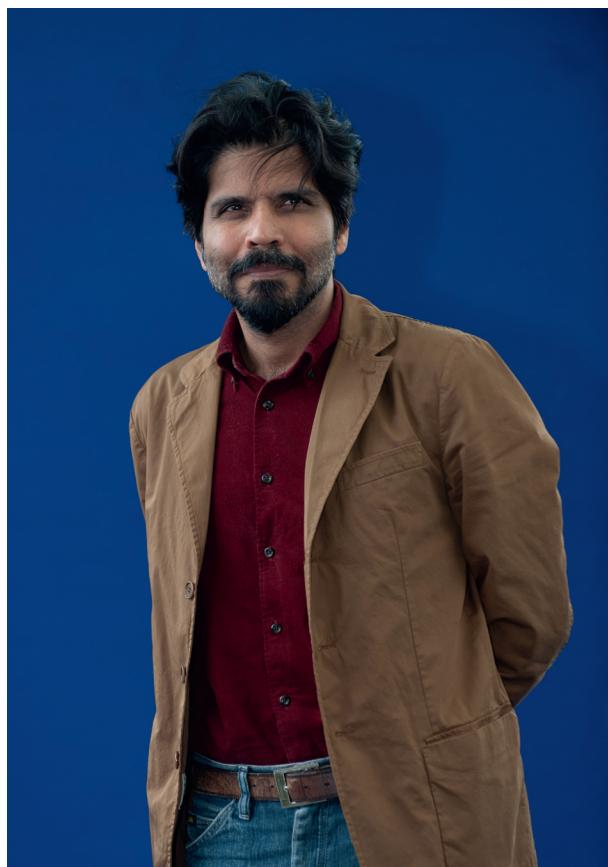


PHOTO : MARC MARNIE

ZULMA ESSAIS

Tout un monde d'idées

Philosophie, histoire, économie, société

Des auteurs du monde entier, internationalement reconnus

*Une approche des grands enjeux contemporains
résolument décentrée*

Une collection dirigée par Néhémy Pierre-Dahomey

Des couvertures créées par David Pearson

Une typographie dessinée par Paul Barnes

Trois titres par an

Lancement février 2019

www.zulma.fr

CONTACT PRESSE

Doris Audoux – 06 61 75 24 86 – doris.audoux@gmail.com

CONTACT LIBRAIRIE

Catherine Henry – 01 58 22 19 90 – catherine.henry@zulma.fr

Diffusion CDE - Distribution SODIS